

4- L'ESPRIT SAINT ET LE MYSTÈRE DE L'ÉGLISE

Nous avons tenté de comprendre la mystère de la Création qui est celui de notre dépendance radicale par rapport à un Autre qui nous crée libres, en nous invitant à le choisir, car là seulement se trouve notre bien en tant que nous sommes non seulement chair, mais esprit. Chacun est responsable de ce qu'il devient, mais cette responsabilité est toujours soutenue par la relation que nous avons avec Dieu puisque c'est cette relation qui nous crée et qui nous fait être. Il faut donc bien voir que la liberté humaine ne se réduit pas à la capacité de choisir ici et maintenant telle ou telle chose, mais qu'étant le contraire de la servitude, elle ne peut se développer qu'au-delà de la nature : dans la dimension du sens, qui est elle-même ouverte par la parole échangée, car le sens ne peut être que dit, exprimé, signifié. C'est pour cela que la dimension de la parole est essentielle à l'humanité. Cependant, l'humanité dans son état actuel, et c'est ce qui correspond à son besoin de salut, a tendance à se décapiter, en se limitant à la terre sans voir plus loin que l'horizon de la mort. Or, dans l'exercice même de la parole, quand il est juste, c'est-à-dire soucieux de vérité, nous sommes ouverts sur l'infini et c'est dans cette dimension que Dieu nous attend. La Révélation, c'est ce qui nous apprend que Dieu nous attend dans notre humanité pour nous permettre de nous accomplir en tant qu'hommes, c'est-à-dire dans notre vocation à vivre avec Dieu. Car, selon la belle formule de saint Augustin, nous avons été créés *ad Deum* : pour vivre en relation avec Dieu.

Nous avons abordé également, et un peu rapidement, le mystère de notre Rédemption en examinant en quoi consiste notre besoin d'être sauvés et la manière dont nous le sommes. Nous avons besoin d'être sauvés de ce dont nous ne pouvons pas nous sauver tout seuls et ce dont nous ne pouvons pas nous sauver tout seuls, c'est de notre rupture avec Dieu : le péché. Si Dieu ne vient pas nous chercher dans cet état de péché, comment pouvons-nous espérer le retrouver ? C'est pour cela que le Verbe de Dieu s'est incarné, pour pouvoir nous parler en personne. Autrement dit, le salut, ce n'est pas seulement une question de morale : nous avons, en tant qu'hommes, la capacité de choisir le bien et d'éviter le mal, même si ce n'est pas toujours facile ni très clair dans un monde comme le nôtre où les gens, dans la mesure où ils sont fermés à la dimension du sens, à ce qui ne passe pas, considèrent comme bien ce qui leur fait plaisir, et mal ce qui les contrarie. Mais le salut ne concerne pas seulement notre édification morale. Il est ce qui nous permet de retrouver notre vocation originelle qui est de vivre de la vie même de Dieu. Et cela, sans la médiation du Christ, nous ne pouvons pas l'atteindre, tant les tentatives que nous pouvons faire seuls sont fragiles et le plus souvent marquées par l'orgueil et l'autosuffisance. Car comment choisir le bien sans juger et comment exercer son jugement sans se comparer aux autres, à « ceux qui ne sont pas capables de se bien conduire » ? Donc le salut ne peut nous venir que de Dieu et du Christ qui nous sauve par la manière divine dont il a vécu sa vie et sa mort humaines, et en nous incorporant à lui.

Nous allons parler aujourd'hui du mystère de l'Église, parce que l'Église, loin de n'être qu'une institution bimillénaire, est d'abord un mystère : que veut dire être incorporé au Christ ?

Aujourd'hui, c'est la Providence qui nous parle à travers le testament que Benoît XVI, avant de quitter sa charge d'évêque de Rome pour poursuivre, comme chacun de nous, son pèlerinage terrestre, nous a laissé au sujet de l'Église. Je commencerai donc ce cours par l'évocation de ses dernières interventions, d'autant plus bouleversantes qu'elles nous parlent de l'Église avec des mots pour aujourd'hui.

1. Le testament de Benoît XVI sur l'Église

L'étonnant, avec ce pape, c'est qu'il ait eu l'audace de distinguer sa fonction de sa personne, et de reconnaître que, dans l'état actuel de l'Église, il n'était plus en état d'assumer, comme il le fallait, « le ministère pétrinien ». On peut penser à ce dont les cardinaux sont en train de discuter actuellement avant d'entrer en conclave pour choisir le nouveau pape, et en particulier de la réforme de la Curie pour tenter de sortir des excès du centralisme de la bureaucratie vaticane et donner aux Églises locales une plus grande autonomie, sans que, pour autant, soit coupée la

communion qui en fait une seule Église. Cela nous renvoie à ce qu'était l'Église du Christ dans les premiers siècles et qu'ont jalousement conservé les Églises orthodoxes : une communion d'Églises locales répandues sur toute la terre, du moins dans l'idéal. Certes, cela ne va pas sans risque de nationalisme, ni de conflits ou de rivalités entre les patriarcats, alors qu'en Occident le centralisme romain a conduit à distinguer nettement les deux pouvoirs, spirituel et temporel, au cours des siècles, puis à les séparer, car c'est sans doute l'autonomie temporelle de l'Église de Rome qui a permis aux différentes Églises locales de résister à la mainmise des États. Bref, tout n'a pas été négatif dans le centralisme du Vatican ni dans l'autorité morale conquise au cours du 20^e siècle par l'Église romaine. Cependant, si toutes les choses importantes se décident à Rome, et en particulier la nomination des évêques, qu'en est-il de la vie des Églises locales ? Et qu'en est-il de l'exercice concret de la charité dans la solution des conflits locaux, si la parole se trouve ainsi monopolisée par la hiérarchie ? Or les différents ordres du sacerdoce – les évêques, les prêtres et les diacres – ne sont pas l'Église à eux seuls. Leur ordination les met au service de la foi des fidèles, une foi qui a besoin de se dire et de s'exprimer, tout en se nourrissant de l'écoute de la Parole de Dieu, pour pouvoir se fortifier et se communiquer. D'où, l'importance de ces réunions de partage autour de la Parole de Dieu, non seulement entre catholiques, mais avec des frères et des sœurs d'autres Églises. Car ce qui nous lie, en tant que membres de l'Église du Christ, c'est d'abord l'écoute de cette Parole dans la vie du Christ ressuscité.

Voilà pourquoi je vous propose de lire quelques extraits des dernières interventions de Benoît XVI qui m'ont semblé susceptibles de nous aider à entrer dans le mystère de l'Église.

Mercredi 27 février, dernière audience place St Pierre :

[...] Je me suis senti comme saint Pierre avec les Apôtres dans la barque sur le lac de Galilée : le Seigneur nous a donné beaucoup de jours de soleil et de brise légère, jours où la pêche a été abondante ; il y a eu aussi des moments où les eaux étaient agitées et le vent contraire, comme dans toute l'histoire de l'Église, et le Seigneur semblait dormir. Mais j'ai toujours su que dans cette barque, il y a le Seigneur et j'ai toujours su que la barque de l'Église n'est pas la mienne, n'est pas la nôtre, mais est la sienne. Et le Seigneur ne la laisse pas couler ; c'est Lui qui la conduit, certainement aussi à travers les hommes qu'il a choisis, parce qu'il l'a voulu ainsi. Cela a été et est une certitude, que rien ne peut troubler. Et c'est pour cela qu'aujourd'hui mon cœur est plein de reconnaissance envers Dieu parce qu'il n'a jamais fait manquer à toute l'Église et aussi à moi sa consolation, sa lumière, son amour.

Cette confiance exprimée par le pape correspond à notre foi en l'Église, telle que nous l'affirmons, en Église, chaque dimanche, dans le *Credo*. Mais il y a dans ces dernières paroles du pape la volonté de nous faire partager son expérience de la vitalité de l'Église qui a été pour lui une réalité palpable avec ces gens venant des quatre coins du monde le remercier et l'écouter sur la place Saint-Pierre. Il nous parle de son amour de l'Église, celui de toute sa vie.

Or, par deux fois au moins, il a cité une phrase de Romano Guardini. Ce théologien, mort en 1968, fut son maître à Munich et l'un des grands initiateurs de la réforme liturgique à une époque où la messe se célébrait en latin, le prêtre tournant le dos à l'assemblée et se retournant de temps en temps pour dire *Dominus vobiscum*, comme pour voir si les gens étaient toujours là... Et, pendant ce temps, les fidèles s'occupaient comme ils pouvaient, de la manière la plus pieuse possible, en lisant leur livre de prières ou en récitant leur chapelet. Parfois même, pour compléter le tout, on disait la messe devant le Saint-Sacrement exposé, de manière à ce que les fidèles sachent à qui s'adresser. Or, c'est ce dysfonctionnement qu'a relevé Romano Guardini, auteur d'un ouvrage important *L'Esprit de la liturgie* (1930), dans cette phrase citée par Benoît XVI : « *L'Église se réveille dans les âmes* ».

Guardini mettait l'accent sur l'assemblée concrète, rassemblée pour la messe dominicale et sans laquelle, pour lui, la liturgie est vide. Cette idée a travaillé l'Église pendant des décennies, puisque c'est sous le Pontificat de Pie XII, après la guerre, que la réforme liturgique a commencé, avec les lectures en Français¹ et la messe parfois dite face au peuple. On faisait de son mieux pour permettre aux fidèles de « participer », mais la liturgie restait en

¹ La Préface de mon *Missel quotidien des fidèles* (1958), retrouvé récemment, date de 1953. C'était déjà un immense progrès puisqu'on pouvait lire en français ce que le prêtre disait en latin.

latin. C'est sous Pie XII, au début des années 50, que la Veillée pascale a été rétablie comme vigile, et Dieu sait si cette Veillée est importante dans l'année liturgique : c'est la nuit où l'on découvre la lumière du Ressuscité, où l'on baptise et où tout le Peuple des baptisés renouvelle les promesses de son baptême.

Donc, j'ai relevé deux fois la phrase de Guardini dans les dernières paroles de Benoît XVI. Au clergé de Rome (14 février 2013)

[...] Après la première guerre mondiale, le sens de l'Église avait resurgi de manière nouvelle. Romano Guardini disait : « *l'Église commence à se réveiller dans les âmes* », et un évêque protestant parlait du « siècle de l'Église ». On retrouvait, surtout, le concept, prévu aussi par Vatican I, de *Corps Mystique du Christ*. On voulait dire et comprendre que l'Église n'est pas une organisation, quelque chose de structurel, juridique, institutionnel – elle est aussi cela –, mais qu'elle est un organisme, une réalité vitale, qui entre dans mon âme, de telle sorte que moi-même, justement avec mon âme croyante, je suis un élément constructif de l'Église comme telle. En ce sens, Pie XII avait écrit l'Encyclique *Mystici Corporis Christi*, comme un pas pour compléter l'ecclésiologie de Vatican I.

Cette première citation est clairement située dans son contexte historique : après la première guerre mondiale. Historiquement, l'Église catholique venait de vivre deux graves traumatismes, l'un en Italie, l'autre en France : d'une part, l'annexion des États pontificaux au Royaume d'Italie en 1870, ce qui avait interrompu les travaux du concile Vatican I, alors qu'il n'avait traité que de la primauté de l'évêque de Rome, laissant ainsi une vision mutilée de l'Église que corrigera le concile Vatican II – le premier concile de l'Histoire où l'Église aura pris le temps de se définir elle-même pour le monde – et, d'autre part, en France, la séparation de l'Église et de l'État en 1905.

L'annexion, ou plutôt la confiscation des États pontificaux et le statut imposé au pape par la loi italienne, amenèrent Pie IX à se considérer comme « *prisonnier au Vatican* »². Et de fait, il fallut attendre le *Traité du Latran* de 1929, signé par Mussolini et le cardinal Gaspari, alors Secrétaire d'État du pape Pie XI, pour que la Cité du Vatican, avec ses 44 hectares, soit reconnue comme un État indépendant et souverain. Il s'agissait alors d'un concordat par lequel le catholicisme était reconnu comme la religion officielle de l'État italien, ce qui n'était pas sans des arrière-pensées de part et d'autre incompatibles : Mussolini, qui se méfiait de l'Action catholique Italienne et voulait la limiter à la sphère religieuse et privée, rêvait de mettre l'Église au service de son système fasciste ; quant à l'Église, elle espérait toujours restaurer en Italie un état de droit catholique. La coexistence se maintint tant bien que mal sous Pie XII, un pape diplomate³, ce qui explique que sa politique à l'égard des juifs ait pu être contestée, alors qu'il a très probablement fait tout ce qu'il a pu pour en sauver le maximum ; mais Moscou ne l'aimait pas du tout et les partis communistes connaissaient alors leurs heures de gloire. Après la guerre, la constitution de la République italienne instaura, comme en France, la séparation de l'Église et de l'État, élaborant désormais sa législation indépendamment de celle de l'Église. Quant à l'Église, son statut d'État (la Cité du Vatican), lui permit d'avoir des relations diplomatiques avec la plupart des États du monde, et une audience internationale. Ainsi, Paul VI fut le premier pape à parler à la tribune des Nations Unies (4 octobre 1965) : « Jamais plus la guerre ».

En France, après le grand traumatisme de la Révolution et les troubles du 19^e siècle, la loi de 1905 fut plutôt mal vécue par l'Église, en raison de l'anticléricalisme qui l'inspirait et des spoliations et violences qui parfois l'accompagnèrent. Mais la participation des prêtres à la guerre, comme aumôniers militaires dans les tranchées ou comme infirmiers, a sensiblement changé la donne. Ils étaient des hommes comme les autres et ce rapprochement de l'Église et de la population, fut suivi d'un certain regain de la pratique religieuse. Plus tard, après la seconde guerre mondiale et leur participation, soit au STO (service du travail obligatoire), soit à la résistance, certains prêtres se firent ouvriers. L'expérience fut arrêtée en 1954 par Pie

² La *Loi des Garanties sur les prérogatives du Souverain Pontife et du Saint-Siège et sur les relations de l'État avec l'Église* est une loi italienne promulguée le 13 mai 1871, sans négociation préalable.

³ C'est Mgr Eugène Pacelli, devenu Secrétaire d'État (1930) après avoir été nonce à Berlin qui fut chargé par Pie XI de rédiger la fameuse encyclique *Mit brennender Sorge*, diffusée secrètement et lue en chaire dans toute l'Allemagne, le 21 mars 1937, jour des Rameaux, et qui condamnait le nazisme : la divinisation de la race et le paganisme.

XII, qui craignait l'engagement syndical de certains d'entre eux, mais elle sera de nouveau autorisée, quelques années plus tard, en 1965, par Paul VI : ce sera la « mission ouvrière ».

Ce sont toutes ces choses qui ont travaillé la vie de l'Église au 20^e siècle et ses relations avec le monde. Ce sont elles qui vont rendre, à la fois, possible et nécessaire le concile voulu par le pape Jean XXIII : l'Église avait besoin d'une mise à jour (*aggiornamento*) dans sa manière de présenter l'Évangile au monde. Car, après la Shoah et Hiroshima, le monde avait énormément changé, comme en témoigne aujourd'hui, au début du 21^e siècle, une laïcisation sans précédent du monde occidental. Échec et déclin de l'Église ? Peut-être, aux yeux du monde, mais aussi, temps de purification et de recentrement sur ce qui fait sa raison d'être.

La seconde occasion pour Benoît XVI de citer la phrase de Romano Guardini, mais à partir d'un ouvrage plus récent, datant de 1964, ouvrage que le vieux professeur lui avait dédié alors qu'il était son étudiant, fut devant les cardinaux, au moment d'en prendre congé. Ce passage a valeur de testament spirituel :

Salut de congé aux cardinaux (28 février 2013)

[...] Je voudrais vous laisser une pensée simple, qui me tient beaucoup à cœur : une pensée sur l'Église, sur son ministère, qui constitue pour nous tous — pouvons-nous dire — la raison et la passion de notre vie. J'emprunte, pour m'aider, une expression de Romano Guardini, écrite précisément l'année où les Pères du Concile Vatican II approuvèrent la Constitution *Lumen gentium*, dans son dernier livre, avec une dédicace personnelle également pour moi; c'est pourquoi les paroles de ce livre me sont particulièrement chères. Romano Guardini dit: L'Église « *n'est pas une institution conçue et construite de façon théorique... mais une réalité vivante... Elle vit au cours du temps, en devenir, comme tout être vivant, en se transformant... Et pourtant, dans sa nature, elle demeure toujours la même, et son cœur est le Christ* ». C'est l'expérience que nous avons faite, me semble-t-il, hier place Saint-Pierre: voir que l'Église est un corps vivant, animé par l'Esprit Saint et qu'elle vit réellement par la force de Dieu. Elle est dans le monde, mais elle n'appartient pas au monde: elle appartient à Dieu, au Christ, à l'Esprit. Nous l'avons vu hier. C'est pourquoi l'autre expression célèbre de Romano Guardini est également vraie et éloquente: « *L'Église se réveille dans les âmes* ». L'Église vit, grandit et se réveille dans les âmes qui — comme la Vierge Marie — accueillent la Parole de Dieu et la conçoivent par l'opération de l'Esprit Saint; elles offrent à Dieu leur propre chair et, précisément dans leur pauvreté et leur humilité, elles deviennent capables d'engendrer le Christ aujourd'hui dans le monde. A travers l'Église, le mystère de l'Incarnation demeure présent pour toujours. Le Christ continue à marcher à travers les temps et tous les lieux.

D'autres aperçus sur l'Église furent donnés, le 11 février, devant les séminaristes, dans un commentaire, à la fois simple et profond, de trois versets de la *Première lettre de saint Pierre* (1,3-5). Mais le plus important a été dit dans le long discours au clergé romain, le jeudi 14 février, un discours largement improvisé, ce qui était très rare chez Benoît XVI.

On y trouve, par exemple, une importante précision au sujet de l'expression « Peuple de Dieu » retenue par le concile à la place de « Corps Mystique du Christ », titre de l'encyclique de Pie XII en 1943, mais que les Pères jugèrent trop exclusivement spirituelle. Le pape soulignait que l'expression « Peuple de Dieu », annonçait l'apparition d'un autre mot : « communion ».

Discours au clergé romain (14 février 2013)

Dans le texte du Nouveau Testament, l'expression '*Laos tou Theou*', qui correspond aux textes de l'Ancien Testament, signifie – sauf deux exceptions, me semble-t-il – l'antique Peuple de Dieu, les Juifs qui, parmi les peuples, '*goim*', du monde, sont '*le Peuple de Dieu*'. Et les autres, nous les païens, nous ne sommes pas en soi le Peuple de Dieu, nous devenons les enfants d'Abraham, et donc Peuple de Dieu, en entrant en communion avec le Christ, qui est l'unique semence d'Abraham. Et en entrant en communion avec Lui, en étant un avec Lui, nous sommes aussi Peuple de Dieu. C'est-à-dire : le concept de '*Peuple de Dieu*' implique une continuité des Testaments, une continuité de l'histoire de Dieu avec le monde, avec les hommes, mais il implique aussi l'élément christologique. C'est seulement à travers la christologie que nous devenons Peuple de Dieu et ainsi les deux concepts s'accordent. Et le Concile a décidé de créer une construction trinitaire de l'ecclésiologie : Peuple de Dieu le Père, Corps du Christ, Temple de l'Esprit Saint.

Mais c'est seulement après le Concile qu'a été mis en lumière un élément qui se trouve un peu caché, même dans le Concile, et qui est celui-ci : le lien entre le Peuple de Dieu et le Corps du Christ, est évidemment la communion avec le Christ dans l'union eucharistique. Ici, nous devenons Corps du Christ ; en d'autres termes, la relation entre Peuple de Dieu et Corps du Christ crée une nouvelle réalité : la communion. Et, après le Concile, je dirais qu'on a découvert comment le Concile, en réalité, a trouvé, a conduit à ce concept : la communion comme concept central. Je dirais que, sur le plan philologique, celui-ci n'est pas encore totalement mûr, mais c'est le fruit du Concile que le concept de communion soit devenu de plus en plus l'expression de l'essence de l'Église, communion dans les différentes dimensions : communion avec le Dieu Trinitaire – qui est Lui-même communion entre le Père, le Fils et l'Esprit Saint –, communion sacramentelle, communion concrète dans l'épiscopat et dans la vie de l'Église.

Voilà qui lève bien des malentendus. Le « Peuple de Dieu », dans l'Écriture, c'est le peuple d'Israël, le peuple que Dieu s'est choisi pour entrer en dialogue avec les hommes, et c'est seulement par le Christ, lui-même fils d'Israël, et par notre *incorporation* au Christ par le baptême, que nous faisons partie de ce Peuple de Dieu. Donc, absolument rien à voir avec le « Peuple souverain » fondé sur la fiction rousseauiste d'un « contrat social », dont se réclame notre fonctionnement démocratique. Nous n'avons pas à refonder l'Église, mais à nous purifier.

Et tout cela nous fait mesurer l'écart longuement explicité par le pape, à la fin de son discours au clergé romain, entre « le concile des Pères » et celui des media – ce dernier étant « le concile immédiatement efficace qui est arrivé au peuple ».

Discours au clergé romain (14 février 2013)

Et tandis que le Concile des Pères se réalisait à l'intérieur de la foi, c'était un Concile de la foi qui cherche l'intelligence, qui cherche à se comprendre et cherche à comprendre les signes de Dieu en ce moment, qui cherche à répondre au défi de Dieu en ce moment et de trouver dans la Parole de Dieu la parole pour aujourd'hui et demain, tandis que tout le Concile – comme je l'ai dit – se mouvait à l'intérieur de la foi, comme *fides quaerens intellectum*, le Concile des journalistes ne s'est pas réalisé, naturellement, à l'intérieur de la foi, mais à l'intérieur des catégories des media d'aujourd'hui, c'est-à-dire hors de la foi, avec une herméneutique différente. C'était une herméneutique politique : pour les media, le Concile était une lutte politique, une lutte de pouvoir entre divers courants dans l'Église. Il était évident que les media prendraient position pour la partie qui leur apparaissait convenir le plus avec leur monde. Il y avait ceux qui cherchaient la décentralisation de l'Église, le pouvoir pour les évêques et puis, à travers l'expression "*Peuple de Dieu*", le pouvoir du peuple, des laïcs. Il y avait cette triple question : le pouvoir du Pape, transféré ensuite au pouvoir des évêques et au pouvoir de tous, la souveraineté populaire. Naturellement, pour eux, c'était la partie à approuver, à divulguer, à favoriser. Et ainsi aussi pour la liturgie : la liturgie comme acte de foi n'intéressait pas, mais comme quelque chose où se font des choses compréhensibles, quelque chose de l'activité de la communauté, une chose profane. Et nous savons que c'était une tendance qui se fondait aussi historiquement, à savoir : la sacralité est une chose païenne, éventuellement aussi de l'Ancien Testament. Dans le Nouveau, vaut seulement le fait que le Christ est mort dehors : c'est-à-dire hors des portes, c'est-à-dire dans le monde profane. La sacralité est donc à terminer, le culte est aussi profanité ; le culte n'est pas culte mais un acte de l'ensemble, de la participation commune, et ainsi aussi une participation comme activité. Ces traductions, ces banalisations de l'idée du Concile ont été virulentes dans la pratique de l'application de la réforme liturgique ; elles sont nées d'une vision du Concile extérieure à sa propre clé, celle de la foi. Et ainsi aussi pour la question de l'Écriture : l'Écriture est un livre, historique, à traiter historiquement et rien d'autre, et ainsi de suite. [...]

Le Concile virtuel était plus fort que le Concile réel. Mais la force réelle du Concile était présente et, au fur et à mesure, il se réalise toujours plus et devient la véritable force qui ensuite est aussi vraie réforme, vrai renouvellement de l'Église. Il me semble que, 50 ans après le Concile, nous voyons comment ce Concile virtuel se brise, se perd, et le vrai Concile apparaît avec toute sa force spirituelle. Et voilà notre tâche, particulièrement en cette Année de la foi, à partir de cette Année de la foi : travailler pour que le vrai Concile, avec sa force de l'Esprit Saint, se réalise et que l'Église soit réellement renouvelée.

Après ces quelques lignes du testament laissé par Benoît XVI, nous allons en venir à l'Église dont nous devons parler aujourd'hui. Dans la ligne de ce que nous venons de lire, nous tenterons de la penser selon son mode trinitaire : comme « Peuple de Dieu le Père, Corps du Christ, et Temple de l'Esprit Saint ».

2. L'Église, Peuple de Dieu le Père

Lumen gentium ne consacre pas moins de 9 paragraphes au « *Peuple de Dieu* » dont le pape Benoît XVI nous a rappelé ce qu'il signifie : le peuple que Dieu s'est choisi pour entrer en dialogue avec l'humanité, et donc pour le salut de toute l'humanité.

Ecclesia, rappelons-le, vient du grec, et on y entend résonner le verbe *kaleô*, « appeler ». Ce mot désignait l'assemblée des citoyens d'Athènes convoqués pour se réunir sur la colline de la Pnyx afin de « citoyenner », car les Grecs avaient un verbe pour dire l'exercice de leur fonction de citoyens : non seulement voter les lois, mais aussi, pour les élus ou ceux qui étaient tirés au sort, l'exercice temporaire de certaines fonctions publiques : judiciaire ou de gouvernement.

Donc, comme nous l'avons dit, l'Église ne repose pas sur une initiative humaine : elle n'est pas « le club des amis de Jésus », mais la communion de ceux et celles qui ont répondu à la convocation qui vient de Dieu, par et dans son Fils. Aussi, parce que notre foi nous dit que « *Dieu veut sauver tous les hommes et les amener à la connaissance de la vérité* » (1 Tm 2,4), ce n'est pas du côté de Dieu, mais bien du côté des hommes que réside l'inconnu : dans l'imprévisibilité de la réponse humaine. D'où, notre responsabilité à transmettre aux autres la bonne nouvelle du salut. Notre foi nous assure que « *les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance* » (Rm 11,29), mais qu'en est-il de notre réponse ? Non seulement de celle des autres, mais de la nôtre, quand Jésus nous dit qu'il ne suffit pas de dire : « Seigneur, Seigneur » pour entrer dans son Royaume ? Comment nier nos pesanteurs et nos compromissions avec l'esprit du monde ? Et ne vivons-nous souvent, en Église, comme en République : en attendant tout de ceux qui nous gouvernent, notre principale occupation étant de critiquer ce qui dysfonctionne ?

Cependant, si l'État peut nous contraindre de l'extérieur, l'Église qui a pu le faire autrefois, aux temps de la Chrétienté, quand elle était une puissance temporelle, s'est depuis dépossédée – ou a été dépossédée – d'un tel pouvoir, au point que l'une des innovations de Vatican II a été, sous le titre de *Dignitatis humanae*, de publier un décret sur la liberté religieuse ! Étonnant quand on sait à quel silence ont été réduits certains théologiens catholiques au XXe siècle ! Certes, il appartient à l'Église de garder la foi chrétienne dans son intégrité, faute de quoi elle ne serait plus qu'une entreprise humaine, une idéologie, mais l'Église ne retient personne de force. Elle sait que la vocation de chacun ne prend consistance qu'avec sa réponse, que c'est une affaire entre lui et Dieu. Voilà pour notre engagement signifié par le baptême, qui nous incorpore au Christ, qui fait de nous « quelque chose du Christ », par un don gratuite de Dieu.

Mais pour que notre baptême ne soit pas chose inutile, ou cause de condamnation, nous devons y mettre du nôtre par notre fidélité et notre persévérance à vivre en chrétien : non seulement en venant à l'église chaque dimanche, puisque, depuis l'antiquité, c'est à la célébration du dimanche que se reconnaît le chrétien –voilà pour les statistiques ! –, mais aussi par notre progrès spirituel, sur le chemin de la sainteté. Car il s'agit de « se conformer au Christ », et cela n'est possible qu'en communion avec toute l'Église, sous la conduite de l'Esprit Saint.

Cependant, la notion de *Peuple de Dieu le Père* nous ramène à « l'économie » du salut, telle qu'elle a été voulue par le Père et telle que la résume ce texte de Vatican II :

Lumen gentium §4

« Tous ceux qui croient au Christ, il a voulu les convoquer dans la sainte Église qui, annoncée en figure dès l'origine du monde, merveilleusement préparée dans l'histoire du peuple d'Israël et de l'ancienne Alliance, établie enfin dans ces temps qui sont les derniers, s'est manifestée grâce à l'effusion de l'Esprit Saint et, au terme des siècles, se consommera dans la gloire. Alors, comme on peut le lire dans les saints Pères, tous les justes depuis Adam, *depuis Abel le juste jusqu'au dernier élu*, se trouveront rassemblés auprès du Père dans l'Église universelle ».

Il nous est facile de reconnaître ici les quatre « temps » distingués par saint Augustin : *avant la loi*, depuis les origines ; *sous la loi*, le temps du Peuple juif ; *sous la grâce*, le temps ouvert

par le Christ et qui est celui de l'Église ; et *la fin des temps*, quand tous les justes seront rassemblés. Or, le temps avant la loi est très important, car il donne leur place aux hommes qui, pour une raison ou pour une autre, ne sont pas dans l'Église, de manière visible.

Mais nous avons vu, d'autre part, qu'à moins de faire abstraction de notre liberté d'être raisonnables, notre salut, qui nous vient de Dieu, ne peut se faire sans nous, et encore moins malgré nous. Ce qui veut dire qu'il n'est pas automatique : non seulement il passe par notre libre-arbitre, mais c'est précisément notre libre-arbitre que le Christ est venu tirer de sa désorientation, nous que le péché a amenés, presque naturellement, à vivre sans Dieu.

Une précision sur l'Église est apportée un peu plus loin par le texte conciliaire :

Lumen gentium §9 :

[Le Christ] appelle la plèbe (*plebem*) des Juifs et des Gentils pour les unifier, non selon la chair, mais selon l'Esprit et en faire le nouveau peuple (*Populus*) de Dieu. Ceux, en effet, qui croient au Christ, qui sont « re-nés » non d'un germe corruptible mais du germe incorruptible qui est la parole du Dieu vivant (cf. 1 P 1, 23), non de la chair, mais de l'eau et de l'Esprit Saint (cf. Jn 3, 5-6), ceux-là constituent finalement « *une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple que Dieu s'est acquis, ceux qui autrefois n'étaient pas un peuple étant maintenant le Peuple de Dieu* » (1 P 2, 9-10). [...] C'est pourquoi ce peuple messianique, bien qu'il ne comprenne pas encore effectivement l'universalité des hommes et qu'il apparaisse plus d'une fois comme un petit troupeau, constitue cependant pour la totalité du genre humain le germe le plus sûr d'unité, d'espérance et de salut.

Outre la référence à la *Première lettre de Pierre* – la première lettre encyclique de l'histoire de l'Église –, nous avons ici l'indication que l'Église n'est pas pour elle-même, mais pour le monde, « *pour la totalité du genre humain* ». Tous les hommes sont appelés à en faire partie : non pour être récupérés, mais pour être sauvés, c'est-à-dire pour vivre mieux.

Il y a une formule souvent citée : « *L'Église est le sacrement universel du salut* ». Sacrement, elle est signe visible et efficace, mais cela ne va pas sans problème, car, tout en étant mystère, l'Église est aussi composée d'hommes et de femmes ; elle est aussi une institution et c'est bien cette institution que les hommes rencontrent. Elle est composée de saints, mais aussi de pécheurs qui ne sont pas tous, ni toujours animés que par l'Esprit du Christ, mais qui peuvent l'être aussi l'esprit du monde.

Si l'on peut dire que, dans l'Histoire de l'Église, l'Esprit Saint a toujours été le facteur de son unité, pour en faire « *un seul corps dans un seul esprit* », il n'en est pas moins vrai que l'esprit du monde n'a jamais cessé de la travailler pour la diviser, incitant les hommes à en faire leur affaire et à la gérer à leur façon, selon ce qui leur semblait le plus juste. C'est ainsi qu'ont commencé les hérésies, qui touchaient à la doctrine, puis tous les schismes. Comme, de nos jours, celui des intégristes qui, refusant Vatican II, persistent à considérer le siège de Rome comme vacant. Et, avec chaque schisme, nous sommes ramenés à une situation analogue à celle créée par les donatistes au temps de saint Augustin : ils se revendiquaient comme étant une Église pure, celle des martyrs, tout en reprochant à l'Église romaine son laxisme en ayant réintégré les apostats. Ce à quoi Augustin répondait, en invoquant la parole du Christ envoyant ses apôtres à toutes les nations pour en faire des disciples, que l'Église était catholique parce que répandue par toute la terre, et pas seulement en Afrique, comme l'était celle du parti de Donat, en rupture de communion et en rivalité avec l'Église répandue sur toute la terre.

Ce qui revient à dire que cette Église répandue sur toute la terre est forcément composée de bons et de méchants et que, selon la parabole du bon grain et de l'ivraie que nous a laissée Jésus, ce n'est qu'à la fin des temps que Dieu, et lui seul, fera le tri. Voilà pourquoi, il nous faut accepter de vivre dans une Église imparfaite, qui contient des pécheurs, tout en nous reconnaissant nous-mêmes pécheurs. Ce qui ne veut absolument pas dire que le péché doive y devenir la norme. La norme, c'est le Christ et il appartient aux pasteurs de cette Église – aux évêques, chargés non pas de leur troupeau à eux, mais de celui du Christ – de le rappeler sans cesse. Ils sont au service de la foi, de l'authenticité de la foi des fidèles – le Corps du Christ – avec pour tâche de les aider à discerner, mais non en choisissant pour eux, entre ce qui vient de l'Esprit Saint et ce qui vient de

l'esprit du monde, entre ce qui relève de la charité et ce qui relève de l'égoïsme et de la lutte pour le pouvoir. Selon le mot de Paul VI à propos de l'Église, ils doivent se faire « conversation »⁴.

L'histoire de l'Église est donc une histoire ambiguë, mais nous avons une boussole pour l'interpréter selon l'Esprit de Dieu : notre foi au Christ. Il y a une phrase qui est souvent citée de manière impropre, celle d'Alfred Loisy, un prêtre qui a eu des problèmes avec l'Église officielle au début du 20^e siècle, car il fut accusé de « modernisme » : « *Jésus annonçait le royaume, et c'est l'Église qui est venue* ». Les gens qui la citent aujourd'hui le font le plus souvent en critiquant l'Église institution au nom de leur idée du Royaume de Dieu. Or, c'est négliger la suite du texte, qui lui donne son véritable sens :

Elle est venue en élargissant la forme de l'Évangile, qui était impossible à garder telle quelle, dès que le ministère de Jésus eut été clos par la passion. Il n'est aucune institution sur la terre ni dans l'histoire des hommes dont on ne puisse contester la légitimité et la valeur, si l'on pose en principe que rien n'a droit d'être que dans son état originel. Ce principe est contraire à la loi de la vie, laquelle est un mouvement et un effort continuels d'adaptation à des conditions perpétuellement variables et nouvelles. Le christianisme n'a pas échappé à cette loi, et il ne faut pas le blâmer de s'y être soumis. Il ne pouvait pas faire autrement.

L'Église ne pouvait pas ne pas évoluer, ne pas s'incarner dans le monde, y prendre corps. Loisy n'a fait que défendre l'idée d'un devenir inévitable de l'Église, contre ceux qui voulaient en faire une réalité immuable, alors qu'elle n'est pas éternelle, mais historique et qu'elle n'a d'autre permanence que celle de la fidélité à son Seigneur qui l'a envoyée à toutes les nations et, faut-il ajouter, puisqu'elle passe, la figure de ce monde (cf. 1Co 7,31), à tous les temps.

Dans les premiers siècles, il y avait des Églises locales reliées entre elles par des liens de communion, puis, tout en suivant plus ou moins les divisions de l'empire romain, ces Églises furent regroupées en provinces, elles-mêmes regroupées en patriarcats. L'évêque de Rome, *primus inter pares*, n'avait alors d'autre particularité que d'être le successeur de Pierre, mort comme évêque de Rome et chargé par le Christ, avant sa passion, « d'affermir la foi » de ses frères⁵. Autrement dit, quand des problèmes se posaient dans une Église – en ce temps-là, les évêques étaient élus localement – on tentait de les résoudre sur place et c'est seulement en cas d'échec qu'on demandait un arbitrage à l'échelon supérieur : au métropolitain de la province, puis au patriarche... Tous les patriarches étaient en communion, à égalité entre eux, l'évêque de Rome n'ayant sur eux aucune autorité de juridiction. Mais il « présidait dans la charité », c'est-à-dire, en vue de garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix et c'est ce qui explique que son autorité morale ait grandi peu à peu, au point que rien d'important dans la communion des Églises ne pouvait se faire sans lui, ou du moins sans qu'il soit consulté. C'est ainsi qu'il faut entendre aujourd'hui le beau titre de « Serviteur des serviteurs de Dieu » – un titre de service et non pas de pouvoir. L'évêque de Rome, successeur de Pierre, est, dans la logique de l'Église, au service des évêques pour les aider à assumer leur fonction de serviteur de la foi des fidèles du Christ dont ils ont la charge.

Au 4^e siècle, le christianisme étant devenu la religion officielle de l'empire, il en devint aussi le ciment unificateur, comme l'avait été avant lui le culte de l'empereur en raison duquel les chrétiens furent persécutés parce qu'ils le refusaient et devenaient ainsi des fauteurs de division. L'empire devenu chrétien, c'était alors au tour des hérétiques et des païens d'être écartés ou persécutés (sauf quand les empereurs étaient ariens !), toujours pour la même raison politique : parce que ruinant l'unité de l'empire. Il me semble important de bien voir que, si les empereurs chrétiens ont pris des sanctions contre les hérétiques, c'était peut-être pour servir l'Église dont ils étaient devenus les fils, mais c'était surtout parce qu'ils voulaient sauver l'unité de l'empire : par ce que nous appellerions l'idéologie.

Cependant, en 476, l'empire d'Occident s'écroule sous les coups des barbares et l'Église se révèle alors la seule force capable de conserver la civilisation latine. C'est ainsi qu'au fil des siècles la Chrétienté se montrera l'héritière de l'empire romain et de la civilisation gréco-latine, et cela ne sera pas sans incidence sur le fonctionnement et l'évolution de l'Église romaine.

⁴ Paul VI *Ecclesiam suam*, 6 août 1964, n.67

⁵ Luc 22, 32 : « J'ai prié pour toi pour ta foi ne défaille pas. Toi donc, quand tu seras revenu, affermis tes frères »

C'est surtout à partir de la réforme de Grégoire VII, au 11^e siècle, que l'Église a imposé à toute l'Europe son administration centralisée, les évêques devenant ainsi, en quelque sorte, les préfets du pape. Cependant, ces derniers et leurs prêtres qui prêchaient en leur nom, ayant le monopole du magistère – de l'enseignement –, la grande masse des fidèles, outre le fait que les textes étaient en latin, n'avaient pas de rapport direct à l'Écriture. Il faudra attendre l'invention de l'imprimerie et la traduction de la Bible dans la langue commune – l'un des points positifs de la Réforme protestante – pour que chaque fidèle puisse lire la Bible. Mais cette lecture individuelle de l'Écriture, dans la mesure où elle se faisait dans l'ignorance de la tradition de l'Église et donc de la continuité de sa foi au cours des siècles, fut fatale à l'unité. De nouvelles Églises apparurent, alors se voulant plus fidèles à l'Évangile que la Catholique, ce qui engendra des violences qui, elles, n'avaient rien d'évangélique.

Il fallut les recherches sur l'archéologie et les textes bibliques commencées au 19^e siècle, pour que la Bible soit de nouveau traduite et mise entre les mains des catholiques. C'est pourquoi ce que dit Benoît XVI au sujet de l'approche « uniquement scientifique de la Bible », doit être nuancé, ne serait-ce qu'à partir de ses ouvrages sur « Jésus de Nazareth ». Que la Bible soit pour nous parole de Dieu, qui interpelle et nourrit notre foi, n'en empêche pas, bien au contraire, une approche historique et littéraire. C'est même, pourrait-on dire, dans la logique de l'incarnation que de reconnaître cette *historicité*. Et, en effet, ce qui a redonné vie à l'Église et permis le mouvement œcuménique au 20^e siècle, ce sont bien les études bibliques interconfessionnelles, dont la TOB (Traduction œcuménique de la Bible) est la plus claire illustration. En effet, parce qu'elle est parole de Dieu, on n'est jamais tout à fait seul quand on la lit : que ce soit à l'église, ou chez soi, elle ne prend vie que dans la confrontation de ma lecture à celles d'autres croyants, que ce soit oralement ou par écrit, qu'ils soient Pères de l'Église, théologiens, prédicateurs, ou même simples fidèles dans la mesure où l'attention qu'ils attachent à tel ou tel passage du texte me touche et m'interpelle.

Il faut donc tenir les deux bouts de la chaîne : il est important que « *l'Église se réveille dans les âmes* », que la foi des fidèles cherche à comprendre ce qu'elle croit et qu'elle se nourrisse, mais il est important aussi que l'on ne perde jamais de vue que la Bible, en tant que parole de Dieu, et même si c'est à travers des hommes, vient de Dieu : c'est lui qui a pris l'initiative de nous parler et de fonder son Église. Notre foi est un don de Dieu et elle est *dans* l'Église : c'est à l'Église que nous avons demandé le baptême et c'est en elle que nous croyons.

Et c'est pourquoi l'Église ne peut pas être une démocratie selon le monde, où le nombre ferait la loi. Dans l'Église, l'ordination des ministres est faite pour signifier le don de Dieu. Et puis, aucun groupe humain ne peut fonctionner sans un minimum d'autorité, sans que quelqu'un assure l'égalité de tous, et veille à répartir équitablement la parole et les services. En effet, si tout devenait discutable, que se passerait-il dans certaines paroisses, si le curé n'avait pas le dernier mot ?... Ainsi, quand des clans se forment, en rivalité les uns avec les autres, sommes-nous toujours dans l'Église ? Oui, car les débats sont inévitables, mais à condition de ne jamais perdre le souci de l'unité, qui dans le cas de l'Église, ne peut être que dans la reconnaissance de nos différences. Il me semble très important de partager notre écoute, notre compréhension de la parole de Dieu, parce que l'Esprit de Dieu parle au cœur de chaque fidèle, et chacun est capable de l'entendre – c'est ce qui fait les saints, ces hommes et ces femmes qui se sont laissés transformer dans leur vie par la parole de Dieu. Il est important de partager sur l'essentiel de notre foi, qui n'est rien d'autre que l'actualisation de la parole de Dieu aujourd'hui. Mais il est important aussi de garder l'unité. Et la manière chrétienne de garder l'unité, c'est la communion au Corps du Christ : l'Eucharistie. Loin de se réduire à une réunion de commémoration, elle est la réponse de l'Église à l'appel qui vient de Dieu quand il convoque son assemblée chaque dimanche, premier jour de la semaine, celui de l'humanité nouvelle qui naît de la résurrection du Christ.

Mais, en dehors de la formule « l'Église sacrement universel du salut », il en est une autre, qui me semble plus forte, toujours dans *Lumen gentium* (§9). L'Église est « *pour l'ensemble du genre humain le germe le plus sûr d'unité, d'espérance et de salut* » ou comme cela est dit

quelques lignes plus loin : « *pour tous et pour chacun, le sacrement visible de cette unité qui apporte le salut* (salutiferae ununitatis) ».

Ce qui veut dire que la fonction de l'Église est d'unifier l'humanité et que cette unification est dans le plan de Dieu. Mais d'une tout autre manière que celle dont les hommes s'unissent : ils s'unissent par la force, par la peur, voire par la terreur et, généralement, en excluant : contre un ennemi, ou un autre parti qu'il faut vaincre plutôt que convaincre. Ils ne savent pas faire autrement, sauf, de manière très limitée et qui ne dure pas, dans de petites choses, quand ils acceptent de se parler... Mais, c'est au nom de « la patrie en danger » que se fait « l'union sacrée ». Bref, ils ne savent s'unir que *contre*⁶.

La fonction de l'Église, c'est donc d'unifier l'humanité dans le respect mutuel et dans la liberté : « en esprit et en vérité ». L'autre n'est pas quelqu'un à éliminer, à utiliser, ni même à neutraliser. Il est à reconnaître comme être humain, à écouter, les droits de l'homme n'étant rien d'autre qu'une tentative de mettre en œuvre le principe évangélique d'égalité et de fraternité entre les hommes. Mais comment être frères sans référence au Père ?

3. L'Église, Corps du Christ

L'unité du genre humain dont l'Église est le germe, c'est en fait l'unité du Corps du Christ. C'est ainsi que l'Église fait partie du « Christ total », comme on peut le lire dans *Lumen gentium* §2, dans la mesure où l'Église est le « rassemblement de tous les justes, depuis Abel le juste jusqu'au dernier élu », avec, parmi ces justes, ceux qui sont hors de l'Église du Christ en tant qu'elle est pour nous visible, sans pour autant se réduire à la seule Église romaine dans la mesure où nous croyons à « un seul baptême pour le pardon des péchés ».

Mais pour ne pas être un contre-témoignage, cette Église a besoin d'être une. Elle l'est certes dans sa prière pour l'unité qui la met dans l'axe de l'essentiel, puisque seul l'Esprit Saint peut nous unifier. Mais cette unité a besoin d'être rendue visible et l'on ne voit pas trop comment elle pourrait l'être sans un pôle d'unité, ce dernier étant selon les Évangiles, le successeur de Pierre, l'évêque de Rome, toute la question étant de savoir comment déconstruire ce qui a été élaboré au cours des siècles pour se protéger de l'hérésie et se défendre des schismatiques. Il y a vraiment un travail de conversion à faire, à la fois dans l'Église catholique et dans les autres Églises, car tous n'ont pas un cœur œcuménique et tout particulièrement ceux qui ont jugé bon de quitter l'Église catholique parce qu'ils ne s'y sentaient pas bien... Mais, encore une fois, « l'Église se réveille dans les âmes » et seul l'Esprit Saint peut nous conduire sur le chemin de l'unité, dans la vérité et dans la charité, une unité dans le respect des différences, dans cette multiplicité de toutes les nations, sans laquelle la catholicité n'aurait aucun sens. Le fait que le pape François se soit présenté le soir de son élection comme l'évêque de Rome et que le patriarche Bartholomée de Constantinople et le métropolitain Hilarion du patriarcat de Moscou, aient assisté à sa messe d'installation, sont des signes très prometteurs.

Pour comprendre la différence entre l'unité selon le monde et l'unité selon l'Esprit, nous avons le dialogue de Jésus avec Nicodème (Jn 3), dans lequel Jésus lui dit comment, malgré son âge, il lui est possible de naître de nouveau : « en esprit et en vérité ». Ce qui veut dire que, même si le baptême *est reçu*, de manière passive, il correspond à un engagement de foi qui ne peut être que libre. Et ce qui caractérise les membres du Christ, c'est qu'ils sont unis dans la liberté, et cela, même s'il a fallu Vatican II pour que l'Église catholique énonce clairement le principe de la liberté religieuse.

A propos de « l'Église corps mystique du Christ » – titre de l'encyclique de Pie XII en 1943, auquel le concile Vatican II a préféré l'expression « Peuple de Dieu » – *Lumen gentium* §2 renvoie à un sermon de saint Augustin :

⁶Par exemple, pour justifier le mariage gay, contre ces « homophobes » que sont tous ceux qui s'opposent à ce projet de loi, et qu'il ne faut surtout pas écouter, pour ne pas se voir soi-même traité d'homophobe. C'est ainsi qu'on coupe tout dialogue, tout en refusant de reconnaître que, du point de vue de l'enfant à naître ou à adopter, l'union de deux personnes de même sexe, ce n'est pas la même chose que celle de deux personnes de sexes différents, et que, par conséquent, cela ne saurait ouvrir aux mêmes droits.

Saint Augustin, Sermon 341, 9 et 11

« En effet, la tête et le corps forment un seul Christ, non pas parce que sans ce corps il ne serait pas totalement lui-même, mais parce qu'il a daigné partager son intégrité avec nous, lui qui, sans nous, est toujours tout entier, non seulement en tant que Verbe, fils unique égal du Père, mais aussi dans cette humanité qu'il a assumée et avec laquelle il est à la fois Dieu et homme.

Il faut bien voir que, pour nous et non en lui-même, car c'est toujours la même personne, notre relation au Christ ressuscité qui a traversé la mort, n'est pas tout à fait équivalente à celle que nous aurions eue si nous l'avions rencontré durant sa vie terrestre, comme ses contemporains qui ne voyaient en lui qu'un homme, un prophète ou un faiseur de miracles, ni même à l'idée que nous pouvons nous faire du Fils égal au Père et à l'Esprit au sein de la Trinité. Ce qui est certain, c'est que le Fils de Dieu ne s'est pas absenté de la Trinité pour s'incarner : il était toujours Dieu, toujours le Fils éternel du Père, même dans sa vie terrestre. Pensait-il comme nous ? Pouvait-il voir l'avenir ? Un élément de réponse se trouve dans la lettre aux Philippiens : *« lui, de condition divine, il ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur, et devenant semblable aux hommes, s'étant comporté comme un homme, il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort et à la mort sur une croix »* (Ph 2, 6-8). Il a voulu vivre et connaître les réalités de ce monde comme un homme, mais comme un homme à qui rien n'échappe, et cela d'autant moins qu'il se trouvait en permanence, par la prière, dans la lumière de sa relation parfaite au Père, celle à laquelle nous devons tendre, avec lui, en accomplissant sa volonté et non la nôtre... Il a souffert comme un homme son agonie, mais en même temps il ne pouvait pas être en désaccord ni en révolte avec le Père. Il est venu pour rendre témoignage à la vérité, comme un homme peut le rendre, c'est-à-dire jusqu'à en mourir. Non pas parce que le Père voulait la mort de son Fils d'une manière particulièrement ignoble et perverse, mais parce que la Parole de Dieu ne pouvait éviter de se confronter à la violence du péché des hommes. La croix, c'est le miroir de la violence humaine, de ce dont les hommes sont capables contre la vérité, et Jésus, Fils de Dieu, nous dit la manière dont Dieu répond à cette violence. Mais il nous dit aussi que tout ne s'arrête pas à la croix. À la différence de ceux qui l'ont connu comme « le fils du charpentier », notre foi nous met en contact direct avec le Christ ressuscité, vainqueur de la mort et qui nous établit dans sa filiation divine, en nous incorporant à lui, en esprit et en vérité, par le baptême.

Suit de la part d'Augustin une tentative pour penser à partir de l'Écriture l'unité du Christ total, celle de la Tête et de son Corps.

[...] Mais où trouverons-nous ceci que la tête et le corps sont un seul Christ, c'est à dire le corps avec sa tête ? C'est ce qui est dit, de manière quasi unique, de l'épouse et de son époux dans le prophète Isaïe : il y est certainement question d'un seul et même individu, et pourtant voyez ce qu'il dit : *« Il m'a coiffé d'un diadème comme un époux et m'a paré d'un vêtement comme une épouse »* (Is 61,10). Comme un époux et comme une épouse, c'est bien du même individu qu'il s'agit : époux selon la tête, épouse selon le corps : deux en apparence, un en réalité. Par ailleurs, que nous soyons les membres du Christ, l'apôtre nous le dit très clairement : *Vous êtes le corps du Christ et ses membres* (1 Co 12, 27). Membres du Christ, tous ensemble nous formons son Corps, non seulement ici, en ce lieu, mais par toute la terre ; et pas seulement maintenant, en ce temps présent, mais – que dis-je ? – depuis Abel le juste et jusqu'à la fin des temps.

Je ne sais pas à quoi pensait le rédacteur de cette phrase d'Isaïe, mais Augustin n'a pas manqué d'y trouver ce qu'il cherchait pour éclairer la théologie du Christ total. L'image de l'époux et de l'épouse est dans saint Paul (Éphésiens 5) mais déjà, dans l'évangile de Jean, aux noces de Cana, dans la mesure où Jésus est celui qui « sert le bon vin à la fin » et donc l'époux de cette noce d'où la mariée est curieusement absente du récit... Elle ne naîtra en fait qu'à la croix, de manière symbolique, par l'eau et le sang qui sortiront du côté transpercé et par les paroles à Marie et au disciple bien aimé, Jésus les ayant confiés l'un à l'autre...

L'union en une seule chair est ce qui est dit du premier couple humain au début de la *Genèse*, mais avant de devenir le fondement de l'indissolubilité du mariage chrétien dans l'Église, cette union est d'abord celle du Christ et de son Église dont il est la Tête. C'est sur

cette unité indéfectible du Christ et de son Corps que des couples humains peuvent puiser la grâce de surmonter les différentes épreuves qui sont liées à leur fragilité.

Le Corps du Christ, c'est donc l'ensemble des croyants qui se laissent transformer par l'Esprit Saint pour se laisser « conformer » au Christ.

Dans le Peuple souverain de notre démocratie, les gens ne sont que ce qu'ils sont, avec leurs différences. Dans le cas du Peuple de Dieu, les gens n'en sont vraiment membres qu'à partir de ce qu'ils doivent devenir, c'est à dire à la mesure de leur degré de sainteté. En fait, c'est très compliqué. C'est bien à partir de ce que je suis, que je suis visible aux autres hommes, mais de quoi est-ce que je témoigne ? De moi et de ce que j'ai réalisé dans ma vie, ou du Christ et de son dynamisme transformateur dans ma vie ? Ce que je dois devenir pour me conformer au Christ, je l'apprends, peu à peu, en marchant avec lui, dans la foi et l'espérance. D'autre part, être témoin du Christ, ce n'est pas être l'imitateur d'un personnage historique, mais c'est témoigner, dans ma singularité, de cet homme vraiment homme qui a introduit dans l'humanité un autre principe d'unification que celui des hommes : le principe d'une « unité salutaire » pour le genre humain.

Ce qui veut dire que l'Église n'est pas une citadelle assiégée qui n'aurait d'autre finalité que de se garder de l'esprit du monde : elle est, et doit être, le levain dans la pâte du monde. Et dans ce but, il faut que les membres du Christ soient, dans leur singularité, comme une nouvelle incarnation du Christ, non pas en se prenant pour le Christ, mais en étant, *en Église*, en lien avec le Corps tout entier. D'où l'importance de ce qui cimente l'Église : la charité qui n'est autre que la vie même de Dieu, celle qui circule entre les personnes divines. C'est à cette vie que Jésus est venu nous introduire, puisque, par le péché, nous avons oublié que nous étions, en tant qu'hommes, appelés à y participer.

Ce qui nous incorpore au « Christ total », c'est donc le baptême que nous avons reçu « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » : ce qui a pour conséquence l'égale dignité de tous les baptisés, quels que soient leur race, leur sexe, leur condition, et cela, même si certains, « au service du Corps entier », sont « ordonnés » à signifier par leur personne et certains actes codifiés (les sacrements), l'initiative divine et le don de la grâce.

Cette égalité et cette différence sont parfaitement exprimées, au § 32 de *Lumen gentium*, qui cite à ce sujet un célèbre sermon de saint Augustin prononcé pour un anniversaire de son ordination épiscopale.

Saint Augustin, Sermon 340, 1

Si ce que je suis pour vous m'épouvante, ce que je suis avec vous me rassure. Pour vous, en effet, je suis évêque ; avec vous je suis chrétien. Évêque, c'est le titre d'une charge [qu'on assume], chrétien c'est le nom de la grâce [qu'on reçoit]. Titre périlleux, nom salutaire.

Le sacerdoce ordonné est au service de la foi. Il est moyen et non pas fin. Il n'apparaît comme une fin que lorsque l'Église se replie sur elle-même, en oubliant qu'elle est « pour le salut du monde ». Tel est le message des deux grandes constitutions de Vatican II, *Lumen gentium* et *Gaudium et spes*, ce que les intégristes, soucieux de garder l'Église dans ce qui leur semble être son vrai visage depuis toujours, refusent jusqu'à faire schisme.

Comme l'a souligné également le pape Benoît XVI, il y a quelque chose de passif dans le fait de *recevoir* le baptême, et, ajoute-t-il, cela touche mon être profond avant toute préférence personnelle. Tout est reçu de Dieu, avant tout choix, tout mérite de notre part. C'est vrai des ordinations comme du baptême. Nous sommes pris en charge par le Christ. Mais il nous faut répondre à ce don, en grandissant comme membres, dans le Corps du Christ et c'est dans la célébration de l'Eucharistie, réservée à l'évêque et à ses prêtres en communion avec lui, que cette croissance s'opère de la manière la plus concrète et la plus manifeste, pour la foi :

Lumen gentium §26

Dans ces communautés, si petites et pauvres qu'elles puissent être souvent ou dispersées, le Christ est présent par la vertu duquel se constitue l'Église une, sainte, catholique et apostolique. Car « la participation au Corps et au Sang du Christ n'a pas d'autre effet que de nous transformer en ce que nous recevons ».

Cette formule, qu'on trouve dans un sermon du pape Léon le Grand, est d'abord de saint Augustin, également cité en note dans le texte de Vatican II.

Saint Augustin, Sermon 57, 7 Sur le Notre Père

L'eucharistie est notre pain quotidien, mais nous le recevons de telle sorte que ce ne soit pas seulement pour le ventre, mais pour nous refaire mentalement (*mente*). En effet, sa vertu propre, qu'il nous faut ici comprendre, c'est l'unité afin que, ramenés à son corps, transformés en ses membres, nous soyons ce que nous recevons. Alors il sera en vérité notre pain quotidien.

Le Corps du Christ, c'est aussi l'assemblée qui est réunie au Corps du Christ. C'est avec les frères et les sœurs qui sont là que je peux communier en vérité à l'Église universelle. *Une*, par vocation alors qu'elle nous apparaît terriblement divisée, y compris chez nous, dans notre propre Église. *Sainte*, parce que nous sommes tous appelés à la sainteté, alors que nous sommes tous pécheurs. *Catholique*, parce que destinée à l'universalité, à rassembler tous les hommes, mais dans le respect des différences et sans se réduire à l'Église catholique romaine telle qu'elle s'est construite dans l'Histoire en se séparant des autres, ou en les laissant s'éloigner d'elle. *Apostolique*, parce que fondée sur une tradition qui nous vient des apôtres.

Dans cette Église, tous les chrétiens sont à égalité de dignité, tous ont à se sanctifier. On a défini l'infailibilité du pape, mais elle n'est que lorsqu'il énonce la foi de toute l'Église, quand celle-ci est pure, dans l'espérance du salut et dans la charité. C'est l'Église tout entière qui est infailible quand elle est fidèle à son Seigneur. Le dogme de cette infailibilité défini par le concile de 1870, avait sans doute pour effet de maintenir l'autorité du pape à un moment où il perdait son pouvoir temporel, mais avec des effets désastreux dans les relations de l'Église romaine avec les orthodoxes et les protestants, comme avec les philosophes rationalistes de ce temps qui ne pouvaient y voir que le comble de l'argument d'autorité. Mais les effets négatifs se retrouvèrent aussi dans l'Église avec la monopolisation de la parole et la standardisation de l'expression de la foi, réduite à des formules figées au lieu d'être une vie nouvelle dans le Christ alors que la foi, pour se répandre sur toute la terre, a besoin d'une formulation multiple pour atteindre chacun, « dans sa langue maternelle », au cœur de sa vie. C'est à partir de sa personnalité propre – son charisme – que chacun d'entre nous doit annoncer la bonne nouvelle du salut. Mais il ne peut la dire en vérité que s'il est enraciné dans l'amour du Christ, cet amour qui ne peut se cultiver qu'en Église.

Voici ce qu'en disait Benoît XVI en introduisant l'année de la foi :

Benoît XVI, la Porte de la foi, n 10 :

La profession de la foi elle-même est un acte personnel et en même temps communautaire. En effet, l'Église est le premier sujet de la foi. Dans la foi de la communauté chrétienne chacun reçoit le baptême, signe efficace de l'entrée dans le peuple des croyants pour obtenir le salut. Comme atteste le [*Catéchisme de l'Église catholique*](#) : « 'Je crois' ; c'est la foi de l'Église professée personnellement par chaque croyant, principalement lors du Baptême. 'Nous croyons' : c'est la foi de l'Église confessée par les Évêques assemblés en Concile ou, plus généralement, par l'assemblée liturgique des croyants. 'Je crois' : c'est aussi l'Église, notre Mère, qui répond à Dieu par sa foi et qui nous apprend à dire : 'Je crois', 'Nous croyons' »⁷

C'est avec les gens que nous retrouvons le dimanche à la messe que nous formons le Corps du Christ, ici et maintenant : nous ne les avons pas choisis, mais ce sont des hommes et des femmes qui croient au Christ, qui se sont laissés interpeller par lui, car de nos jours, rares sont les gens qui viennent à la messe pour autre chose que pour nourrir leur foi. Personnellement, je suis de plus en plus étonné quand je vois les gens venir communier. Je suis émerveillé par le fait que des gens puissent encore venir à la messe... C'est un acte communautaire et une occasion de sentir la charité, quelque chose de vivant, qui vient de plus loin que nous.

Dans Eucharistie, il y a le mot *charis*, que l'on traduit par grâce, qui est proche de *Caritas*. On vient se nourrir de la vie même de Dieu : de charité. Ce n'est pas toujours évident : les prêtres ne sont pas toujours de bons « présidents » de nos assemblées eucharistiques, pour signifier vraiment ce qui se passe. Mais, comme le rappelait Benoît XVI ces derniers jours, le Peuple de Dieu, c'est un peuple de communion, un peuple en communion.

⁷ Catéchisme de l'Église catholique n. 167.

L'Église est le sujet de la foi et la Vierge Marie avec son « *Que ta volonté soit faite* » nous dit comment vivre notre foi : en nous laissant conduire par Dieu.

Mais il nous faut aborder le dernier point, complément indispensable des deux autres :

4. L'Église, Temple de l'Esprit Saint

Si l'Église est le Temple de l'Esprit Saint, c'est d'abord parce que l'Esprit Saint en est l'âme. Il est celui qui la « vivifie ».

Lumen gentium §7

[...] Pour que nous puissions nous renouveler en lui sans cesse (cf. *Ep* 4, 23), il nous donne son Esprit qui, unique et présent, identique à lui-même dans la tête et dans les membres, vivifie le corps entier, l'unifie et le meut, si bien que son action a pu être comparée par les saints Pères à la fonction que remplit dans le corps humain, l'âme, principe de vie ».

Mais selon l'image de la Vigne, les sarments que nous sommes doivent vivre et porter du fruit.

Selon le même paragraphe de *Lumen gentium*, « *tous les membres doivent se conformer à lui jusqu'à ce que le Christ soit formé en eux* » (Cf. *Ga* 4,19). Autrement dit, il ne suffit pas d'entrer dans le Corps du Christ, il faut y grandir en sainteté, se laisser transformer, et cela n'est possible que dans la charité, qui est comme le sang de l'Église, car elle est la vie même de Dieu.

D'où l'équivalence posée par saint Augustin entre être dans l'Église et être dans la charité.

Saint Augustin, Sermon 268, 2 (prononcé un jour de Pentecôte)

2. Ainsi qui a le Saint-Esprit est dans l'Église, elle qui parle toutes les langues. Et quiconque se situe hors de l'Église, n'a pas le Saint Esprit. C'est pourquoi l'Esprit Saint a daigné se montrer par les langues de tous les peuples, afin de nous apprendre ce qu'est avoir le Saint Esprit qui tient l'Église dans son unité, elle qui parle toutes les langues. « *Un seul corps* », dit l'apôtre Paul, « *un seul corps et un seul esprit* » (*Ep* 4,4). [...]

Or, ce qu'est notre esprit, c'est-à-dire notre âme, pour nos membres, l'Esprit Saint l'est pour les membres du Christ, pour le Corps du Christ, qui est l'Église. C'est pourquoi l'Apôtre quand il parlait d'un seul corps, ne voulait pas que nous comprenions un corps mort. [...]

Par conséquent, mes frères, en considérant notre corps, plaignez ceux qui sont coupés de l'Église. Nos membres, tant que nous avons la vie et la santé, accomplissent toutes leurs fonctions. Si l'un d'entre eux souffre quelque part, tous les autres souffrent avec lui. Tant qu'il est dans le corps, il peut souffrir, mais ne peut expirer. Car qu'est-ce qu'expirer, sinon rendre l'esprit ? Or, si l'on retranche un membre du corps, est-ce que l'esprit le suit ? Même si l'on reconnaît ce qu'est ce membre coupé – un doigt, une main, un bras, une oreille –, même si séparé du corps, il conserve sa forme, il n'a plus la vie. Ainsi en est-il de l'homme séparé de l'Église. Tu lui demandes un sacrement, il te le donne; tu cherches le baptême, tu le trouves; tu cherches le Symbole, tu le trouves. Mais c'est seulement la forme : si l'Esprit n'anime pas cette forme de l'intérieur; c'est en vain qu'à l'extérieur tu t'en glorifies.

Augustin a été terriblement marqué par le schisme donatiste et a déployé tous ses efforts pour tenter d'y mettre fin. D'où sa lecture radicale du péché contre le Saint Esprit, qui, selon l'Évangile, ne peut être remis ni dans ce monde ni dans l'autre. Pour lui, ce péché qui ne peut être pardonné, c'est le schisme qui fait que l'on se coupe de l'Église universelle. C'est le péché contre la communion, qui nous sépare de l'Église où les péchés sont remis.

Par exemple dans ce sermon auquel renvoie le §4 de *Lumen gentium*.

Saint Augustin, Sermon 71, 34

C'est pourquoi quiconque sera coupable d'endurcissement (*impenitentia*) contre l'Esprit dans lequel l'Église trouve son unité et sa communion, n'en obtiendra jamais le pardon, parce qu'il s'est exclu du lieu où ce péché est remis (*ubi remittitur*); il sera donc justement condamné, esprit divisé contre lui-même, lui qui s'est opposé à l'Esprit Saint qui, en lui-même, n'est pas divisé

Cependant après le grand schisme d'Orient (1054) et la Réforme protestante, nous voilà aujourd'hui dans une situation fort embarrassante à propos de nos divisions. Pendant très longtemps l'Église catholique s'est retranchée sur le fait qu'elle était seule à avoir la vérité. Or, force nous est de constater que ce n'est pas tout à fait le cas et que si des gens se sont séparés d'elle, c'est peut-être qu'ils étaient travaillés par l'esprit du monde, mais c'était peut-être aussi parce qu'ils avaient de bonnes raisons de se séparer. Il appartient donc à l'Église, à

chaque Église, de discerner ce qu'il en est de sa fidélité au Christ. Un peu comme l'ont fait nos cardinaux dans leurs congrégations générales avant d'entrer en conclave.

Pour terminer lisons, cet extrait de la *Cité de Dieu*, choisi surtout pour sa dernière phrase. Les ennemis les plus dangereux de l'Église ne sont pas à l'extérieur mais à l'intérieur, dans tout ferment de division qui oppose chrétiens contre chrétiens. La charité ne va pas demander l'élimination du pécheur ou de celui qui s'égare, mais sa conversion, en même temps que la nôtre. En ce qui concerne les Églises, il faut bien voir que la séparation est aussi de notre côté. Et c'est bien pour cela, comme on peut le lire à la fin de l'extrait d'Augustin, que, « *jusqu'à la fin des temps, l'Église poursuit son pèlerinage entre les persécutions du monde et les consolations de Dieu* ». Car c'est toujours pour elle une consolation de voir un pécheur se convertir.

Augustin Cité de Dieu XVIII, 51, 2

2. Ce que dit le même docteur: « *Tous ceux qui vivent pieusement dans le Christ seront persécutés* » (2 Tm 3,12), il ne faut pas supposer que cela puisse un jour manquer de se vérifier. Car, lors même que les ennemis du dehors cessent de faire rage et qu'une tranquillité apparente, voire réelle, apporte beaucoup de consolations, surtout aux faibles, il ne manque jamais, ou même il y a un grand nombre, d'ennemis intérieurs qui, par leurs mauvaises mœurs, torturent le cœur des justes. Par eux, en effet, le nom chrétien et catholique est blasphémé ; et plus ce nom est cher à ceux qui veulent vivre saintement dans le Christ, plus ils souffrent de la présence de ces méchants intérieurs, qui fait que ce nom est moins aimé que le désirent les âmes pieuses. Quand on pense que les hérétiques eux aussi gardent le nom, les sacrements, les Écritures et la profession de foi des chrétiens, c'est une vive douleur au cœur des fidèles; car un grand nombre de ceux qui veulent être chrétiens sont condamnés à l'hésitation par leurs dissentiments, et beaucoup de mauvaises langues y trouvent matière à blasphémer le nom chrétien, puisque, de toute façon les hérétiques le portent aussi. Ce genre de mauvaises mœurs et d'erreurs chez les hommes, voilà ce qui persécute ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ, même si personne n'attaque ni ne torture leur corps. Cette persécution, ils la subissent non en leur corps, mais en leur cœur. D'où ces mots: « *Lorsque abondent les douleurs en mon cœur*»; le psalmiste ne dit pas « *en mon corps* ». Mais on pense aux promesses innombrables de Dieu et à ce que dit l'Apôtre: « *le Seigneur connaît les siens* » (2 Tm 2,19) - car « *ceux que d'avance il a connus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils* » (Rm 8,29), et aucun de ceux-là ne peut périr. Aussi le psalmiste poursuit-il: « *tes consolations réjouissent mon âme* ». La douleur qui jaillit dans les cœurs des âmes pieuses, que torturent les mœurs de ces mauvais ou faux chrétiens, est profitable aux affligés, parce qu'elle provient de la charité qui ne veut pas qu'ils se perdent ni qu'ils empêchent le salut des autres.

Enfin, de grandes consolations naissent de la conversion de ces hommes: elles répandent dans les âmes pieuses autant de joie que leur perte leur avait causé de douleurs crucifiantes. C'est ainsi qu'en ce siècle, en ces jours mauvais, non seulement depuis la présence corporelle du Christ et de ses apôtres, mais depuis Abel, le premier juste, victime de l'impiété de son frère (cf. Gn 4,8), et dorénavant jusqu'à la fin des temps, entre les persécutions du monde et les consolations de Dieu, l'Église poursuit son pèlerinage.

Jean Mallein, CERCA
Lumières 2013